

# La Revue Nationale

Organe  
de la Société  
Saint-Jean-Baptiste  
de Montréal

## SOMMAIRE

	Pages
Monseigneur Ignace Bourget ..... L'abbé Elie-J. Auclair	27
Les deux tombeaux ..... Jean-Baptiste Lagacé	32
Université, progrès et survivance ..... Jean Bruchési	37
Un bon point pour Ottawa ..... Jules Ledoux	43
Le Symbole césarien ..... Honoré d'Arles	45
Le Souvenir d'Albert Lozeau ..... Antoine Bernard, C.S.V.	50
Appel de la Fédération des Oeuvres sociales de Santé	54

# LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Fondée en 1834

## Conseil général

*Aumônier général*: Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

*Assistant-aumônier général*: M. OLIVIER MAURAUULT, p.s.s., supérieur de l'Externat Saint-Sulpice, 1000, bd Crémazie est.

*Président-général*: V.-ELZEAR BEAUPRE, I.C., professeur, 3732, rue Saint-Hubert.

*1er Vice-président général*: ERNEST-J. BROSSARD, gérant de banque, 410, rue Beaubien est.

*2e Vice-président général*: J.-ALFRED BERNIER, voyageur de commerce, 48, rue Hazelwood, Outremont.

*Secrétaire général*: J.-OVILA MOQUIN, douanier, 139, rue Saint-Thomas, Longueuil, P.Q.

*Trésorier général*: J.-ALBERT BARITEAU, L.L.L., notaire, 1609, rue Maisonneuve.

Honorable F.-L. BEIQUE, sénateur, 112, rue Saint-Jacques ouest.

Sir Hormisdas LAPORTE, C.P., 2232, rue Dorchester ouest.

J.-Victorien DESAULNIERS, B.A., directeur-gérant, 55, rue Saint-Jacques ouest.

Guy Vanier, C.R., 57, rue Saint-Jacques ouest.

Aimé Parent, trésorier de la Ville de Verdun, 21, av. Galt, Verdun.

Alphonse PHANEUF, optométriste, 1767, rue Saint-Denis.

Arthur TREMBLAY, marchand, 2115, rue Delisle.

Maurice TESSIER, professeur, 2150, rue Dézéry.

C.-Hermélie MOINEAU, voyageur de commerce, 4426, rue Christophe-Colomb.

Dr Arthur-A. LEFEBVRE, 5586, rue Phillips, Outremont.

*Chef du secrétariat*: Alphonse de la ROCHELLE, notaire, Bureau No 1, Monument national. Téléphone: PLateau 1131.

*Organisateur et propagandiste*: T.-Auguste POUPART, 7078, rue de Normandie. Téléphone: CALumet 3876

## CORPORATIONS FILIALES DE LA SOCIÉTÉ

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — le Monument national — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

La direction de la *Revue nationale* ne s'engage pas à rendre les manuscrits non insérés.

Elle laisse aux auteurs la responsabilité des idées émises dans leurs articles.

Abonnement: \$2.00 par année.

La REVUE NATIONALE est éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1182, rue Saint-Laurent, et imprimée par "L'ECLAIREUR" Inc. Imprimeurs-éditeurs, 1723, rue Saint-Denis Tél: HARbour 9216.

Le thé le plus en demande

**LE THÉ**  
**"SALADA"**

238-F

'Tout frais des plantations'

EXIGEZ la marque "AUBRY" sur vos ustensiles de cuisine; ils sont reconnus pour avoir une très grande durabilité et nos cinquante-six années d'expérience les placent parmi les meilleurs sur le marché. — En vente chez les principaux quincailliers.

**A. AUBRY & FILS, LIMITEE** 2240, DE LORIMIER  
MONTREAL.  
Maison fondée en 1874. — Incorporée en 1914.

**LA BONNE VOIE**

Le chemin de la banque mène à la prospérité. Un compte d'épargne offre plusieurs avantages: il développe le sens de l'économie, stimule l'énergie et donne de l'assurance. Il protège votre argent contre les pertes, le vol et les dépenses inutiles. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

**BANQUE CANADIENNE NATIONALE**

Actif, \$146,000,000

ENCOURAGEONS NOS COMPATRIOTES

## Transigez avec nous



La Banque Provinciale du Canada, dont les succursales sont réparties dans quatre provinces de l'Est du pays, est en mesure de vous fournir toutes les facilités bancaires dont vous avez besoin.

Pour vos achats de traites, lettres de change, consultez le gérant local de notre succursale la plus rapprochée.

# LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Bureau-Chef - - Montréal

*Correspondants dans toutes les parties du monde*

DAMIEN BOILEAU, AIME BOILEAU, ADRIEN BOILEAU.  
Président et Gérant Vice-Président Secrétaire-Trésorier  
Outremont Outremont  
Tel : ATLantic 4279 Tél : ATLantic 3308

### DAMIEN BOILEAU, Limitée

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

Spécialité: Edifices Religieux

EDIFICE "TRUST & LOAN", 10, RUE SAINT-JACQUES EST  
Téléphone: HARbour 4858 MONTREAL

K. C. SATISFACTION GARANTIE Tél: BELair 0408

### ERNEST MEUNIER

Membre de la section Saint-Jean-Baptiste No 13

TAILLEUR FASHIONABLE

904 est, RUE RACHEL - - - MONTREAL  
Près du Parc LaFontaine

Bureau: LANcaster, 1771

Résidence: WILbank 2397

### C. LAMOND & FILS

929, RUE BLEURY  
MONTREAL

Manufacturiers de

Bijouteries et médailles. — Insignes en or, émail, or plaqué,  
argent, bronze et aluminium.

Nous sommes possesseurs de 95 % des coins de la maison Caron Frères Inc.

W. LABADIE, représentant

Dessins soumis sur demande

**Encouragez nos compatriotes**

---

# LA REVUE NATIONALE

---

## Mgr Ignace Bourget

(Ecrit pour la *Revue nationale* )

**I**L Y A tout près d'un demi-siècle que Mgr Bourget, le deuxième évêque de Montréal, est mort, plein de jours et de mérites, le 8 juin 1885, et l'on peut affirmer sans crainte qu'il vit plus que jamais dans la mémoire de ceux qui savent se souvenir. Deux livres viennent de paraître, où nous le retrouvons tel qu'il était, vraiment grand par ses vertus et par ses oeuvres: *La Vie de Mère Marie-Rose* ou *Rose du Canada*, par le Père Duchaussois, de la congrégation des Oblats de Marie, et *Mgr Ignace Bourget*, par le Père Langevin, de la compagnie de Jésus.

Ce sont là deux volumes en vérité bien intéressants et bien attachants. J'en ai déjà écrit ailleurs de modestes recensions (1), et je n'insisterai pas ici sur leur valeur propre, à l'un et à l'autre, du point de vue historique et littéraire. Je voudrais simplement en les utilisant tous les deux, retracer, bien en raccourci hélas!, pour nos lecteurs de la *Revue nationale*, le portrait du grand et saint évêque qu'a été, au siècle dernier, Mgr Bourget.

Dans son histoire de la fondatrice de l'institut des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, le Père Duchaussois ne nous raconte pas, sans doute, toute la vie de Mgr Bourget, puisque ce n'était pas l'objet direct de son étude. Mais, en même temps qu'il nous le montre au labeur apostolique dans l'une de ses principales oeuvres, il nous donne, de lui, quelque part, l'une des plus fidèles et des plus justes esquisses que je connaisse.

"Mgr Bourget, écrit-il, avait tout pour séduire les hommes, les convaincre, les entraîner, les organiser, les pousser dans les voies de la terre et du ciel. Sourire de candeur et de paix, regard chaud et

---

(1) *Vie de Mère Marie-Rose*, article de l'*Avenir du Nord*, le 15 janvier 1932, *Mgr Ignace Bourget*, article du *Progrès de Valleyfield*, le 21 janvier 1932.

pénétrant des yeux bleus, figure hiératique nimbée jusqu'aux épaules d'une chevelure prématurément blanchie; gravité pontificale, alternant avec l'affabilité personnelle selon les heures et les fonctions; esprit rapide, aux conceptions claires, vastes et justes; activité régie par le voeu prononcé de ne laisser oisive aucune parcelle du temps; coeur humble et tendre, désintéressé, ignorant l'acception de personnes, interprétant toujours en bien toute action du prochain; amour pour le pauvre, le petit, l'abandonné; zèle à pourvoir à tout besoin, à se charger même de la besace des mendiants pour s'en aller dans les bourgades frapper à chaque porte en faveur des oeuvres sans ressources; abnégation personnelle s'alliant à la frugalité monastique, entraînant le prélat à ne porter sur lui aucun argent et le réduisant à la fin de sa vie à un bilan qui n'eut point permis de solder les frais de sa sépulture; large hospitalité cependant, ouverte à tous les prêtres; au dehors, l'énergie d'un chef, rempart et champion de la vérité, qui, sa décision une fois arrêtée devant Dieu, ne reculait plus jamais, restât-il seul contre tous; surpassant enfin ces dons et les animant jusqu'à l'exaltation, piété spontanée, quotidiennement grossie aux eaux vives des pratiques chrétiennes et sacerdotales, depuis le chemin de croix d'avant l'aurore jusqu'à la visite au Saint-Sacrement sur le coup de minuit — tel apparut l'Ange de la prière, le Vincent de Paul de la charité, l'Augustin de la doctrine, l'Athanase de la résolution, que le clergé et le peuple consultèrent comme l'oracle de leur temps et qu'une voix unanime surnomma *le saint évêque de Montréal.*" (*Rose du Canada*, pages 86 et 87).

Au reste, dans cette histoire de Mère Marie-Rose et des débuts de son oeuvre, on aperçoit tout le temps l'action, énergique et douce à la fois, du jeune évêque d'alors, tout autant que celle, si généreuse et si dévouée, du Père Allard (plus tard évêque missionnaire) et des autres pères Oblats de Longueuil, qui ont tant fait pour la fondation de l'institut des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Historien de carrière, connu par ses beaux livres sur les missions des Oblats dans l'Ouest canadien et aux Indes anglaises, dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie française, le Père Duchaussois a eu vite saisi le rôle prépondérant de l'évêque de Montréal dans la vie et l'oeuvre de Mère Marie-Rose et il a su brillamment le mettre dans le relief qui convenait. C'est l'une des beautés de son livre qui en contient nombre d'autres. On est même tenté parfois, à ce qu'il me semble, de se demander, en lisant *Rose du Canada*, comme naguère *Aux glaces polaires* ou *Sous les feux de Ceylan*, si le Révérend Père ne s'applique pas trop peut-être à faire beau et s'il ne ga-

gnerait pas à plus de sobriété dans la peinture des paysages ou des physionomies! Ce qu'il écrit toutefois, de Mgr Bourget n'en est pas moins au juste point et de toutes façons admirable.

Le Père Langevin en est, lui, à ses commencements. Son *Mgr Ignace Bourget* est, si je ne me trompe, son premier livre. Il n'a pas l'acquis du Père Duchaussois et il pousse moins avant l'analyse des situations et des personnages qu'il nous présente. Il se borne davantage à l'exposé des faits, en les expliquant selon les circonstances dans lesquelles ils se sont produits. Mais, c'est expressément de Mgr Bourget qu'il traite dans son volume. C'est toute sa vie et ce sont toutes ses oeuvres qu'il nous raconte en un in-douze de 300 pages. C'était, il faut en convenir, une lourde tâche, je dirais même une tâche écrasante de tout condenser en si peu de pages. Il y a, je crois, suffisamment réussi pour qu'on le loue sans réserve de son noble effort. Sa bonne plume a su rester à la hauteur du sujet qu'elle avait à développer. Que quelques omissions ou quelques inexacitudes lui aient échappé, que quelques périodes soient moins heureusement balancées que d'autres, cela importe peu. On se rend compte, à tout prendre, que son mérite n'est assurément pas ordinaire. Aussi bien, est-ce de son livre que j'entends surtout parler dans la présente étude, voulant me guider sur son substantiel récit pour conduire le mien à bon terme.

Mgr Bourget était né, à Saint-Joseph de Lévis, le 30 octobre 1799, d'une honnête et forte famille de braves cultivateurs canadiens. Il fit ses classiques au séminaire de Québec. Il alla ensuite enseigner au séminaire de Nicolet, tout en y étudiant sa théologie, selon la coutume de l'époque. Il était déjà sous-diacre, quand, en mai 1821, Mgr Plessis le donna pour secrétaire à Mgr Lartigue, qui venait d'être sacré, le 21 janvier de la même année, sous le titre d'évêque de Telmesse, comme auxiliaire de Québec, avec résidence à Montréal. C'est à Montréal, par suite, que l'abbé Bourget fut ordonné prêtre le 30 novembre 1822. Il continua à remplir les fonctions de secrétaire de l'évêché, pendant quatorze ans, jusqu'en 1836. Le 13 mai de cette dernière année, Montréal était érigé en diocèse autonome, et, le 8 septembre, Mgr Lartigue en prenait possession. Il nomma aussitôt M. Bourget son vicaire général, et, un an plus tard, il obtenait de Rome qu'il fût choisi pour être son coadjuteur. Elu le 12 mars 1837, sous le titre d'évêque de Telmesse, lui aussi, Mgr Bourget fut sacré, à Montréal, par Mgr Lartigue, le 25 juillet suivant. Mgr Lartigue étant mort le 19 avril 1840, Mgr Bourget, son coad-

juteur, devint de droit évêque titulaire de Montréal. Il administra le diocèse, en le dirigeant avec justice et droiture, autant qu'avec zèle et désintéressement, en multipliant les paroisses et les oeuvres sans jamais se lasser, pendant trente-six ans, de 1840 à 1876. Démonstratoire en mai de cette année 1876, il prit, peu après, sa retraite, ayant reçu le titre d'archevêque de Martianopolis, à la résidence Saint-Janvier, à Sault-au-Récollet. Il y vécut encore neuf ans et y mourut, à 85 ans, le 8 juin 1885.

Mgr Bourget condense et résume en lui seul un demi-siècle au moins (1830-1880) de la vie religieuse et nationale de notre région de Montréal, et même de notre province de Québec et de tout le pays canadien. Sa carrière a été vraiment prodigieuse. Le mot est de M. Colin, l'ancien supérieur de Saint-Sulpice, qui disait, en prononçant son oraison funèbre, à Notre-Dame: "Mgr Bourget a été, sans contredit, pour l'Eglise du Canada, l'homme le plus considérable et le plus prodigieux de son siècle."

C'est le regretté Père Edouard Lecompte, des Jésuites, le probe et alerte écrivain que notre public lettré a si justement apprécié, qui avait été chargé, il y a trois ou quatre ans, d'écrire une vie populaire, et non pas une histoire définitive, ainsi qu'il me le disait à moi-même, de Mgr. Bourget. Il est mort, avant d'avoir achevé sa tâche, le 20 décembre 1929. Son confrère de la compagnie de Jésus, le Père Langevin, a continué le travail commencé. Il se défend, dans son *avertissement* de prétendre "à une grande profondeur d'analyse, non plus qu'à une grande richesse de synthèse". Mais, dans un style simple et naturel, correct et alerte toujours, qui s'émeut par endroits et sait être constamment entraînant et captivant, il nous raconte son héros et son oeuvre avec une netteté et une clarté qui nous le font, très à l'aise, parfaitement connaître. Une histoire plus élaborée, plus savante et plus fouillée, plus complète aussi, pourra s'écrire un jour. Il n'en saurait être de plus "populaire", selon le mot du Père Lecompte, que celle que nous donne le Père Langevin. Nous avons déjà une *Vie de Mgr Bourget*, publiée en 1917, à Paris, dans la collection ou la série des *Voix canadiennes* d'Arthur Savaète, un gros volume in-octavo, de 462 pages, au texte serré, plein de faits et de documents, mais manifestement partial et injuste, contre la tendance outrancière duquel nos chefs d'Eglise les plus autorisés nous ont mis en garde. Comme le bon livre du Père Langevin s'anime de meilleurs sentiments et a une autre valeur d'instruction et d'édification !

Voici la brève analyse que j'en faisais, l'autre semaine, dans un article de recension écrit pour le *Progrès de Valleyfield*, qu'on me pardonnera, je l'espère, de reproduire ici simplement. "Tout l'ouvrage, que présente une éloquente lettre-préface de Mgr Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, se ramène à une dizaine de chapitres. Les premiers nous racontent la jeunesse et la formation de Mgr Bourget, au foyer paternel et aux séminaires de Québec et de Nicolet. L'on y voit l'action évidente de la Providence qui prépare, dans le futur évêque, un homme de prière et d'oeuvre exceptionnel. Viennent ensuite les chapitres des premières années de son règne épiscopal. C'est la période des orientations énergiques, des établissements ou des fondations d'instituts et de communautés. Ce qu'il y en eut! Je renonce même à les énumérer. Ce serait trop long. Puis, ce sont les chapitres des dernières années d'activité, au cours desquelles Mgr Bourget eut tant de tribulations, à propos de la division ou du démembrement de la paroisse de Notre-Dame, des affaires de l'Université Laval, de la chicane politique des "programmistes" et des "antiprogrammistes", de la condamnation de l'Institut canadien, des procès Guibord, du scandale Chiniquy. Ce sont là, tranche par tranche, des récits sobres et mesurés, qui disent tout, bien qu'en n'insistant pas sur les détails, avec infiniment de tact et de respect pour le caractère des personnages mis en cause, sans animosités ou querelles rétrospectives, sans parti-pris aucun, avec une parfaite sérénité d'âme ou d'esprit chez le narrateur. Enfin, le chapitre de la dernière étape, les huit ou neuf années de retraite du vieil évêque à Sault-au-Récollet, achève de nous édifier, de la façon la plus naturelle du monde, sur la vie de cet homme de Dieu, que notre peuple dénomma spontanément *le saint évêque*."

Le livre du Père Langevin, en somme, justifie le beau portrait que nous donne, dans le sien, le Père Duchaussois, et que j'ai cité plus haut. Mgr Bourget, c'est bien, par excellence, l'homme de prière et l'homme d'action, grand dans ses vertus et grand dans ses oeuvres, que célébrait M. Colin dans sa fameuse oraison funèbre de Notre-Dame. Le grand et saint évêque qui gouverna le diocèse de Montréal de 1840 à 1876, c'est bien, comme le proclamait Mgr Bruchési à l'inauguration de son monument en face de la cathédrale, en juin 1903, l'artisan principal de tout ce qui s'est fait à Montréal pendant cinquante ans, un Athanase pour l'orthodoxie, un Charles Borromée pour le zèle et un Vincent de Paul pour la charité! Les deux livres dont je viens de parler, celui du père Duchaussois et surtout celui du père Langevin, l'établissent et le démontrent, chacun

à sa manière, jusqu'à l'évidence et superbement. Je ne saurais trop encourager ceux qui aiment à s'instruire en s'édifiant à se procurer ces deux excellents volumes: *Rose du Canada* ou *Mère Marie-Rose* et *Mgr Ignace Bourget*.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,  
de la *Société Royale du Canada*

## Les deux tombeaux <sup>(1)</sup>

**T**OUT le monde sait que l'Abbaye de Westminster, ce pur joyau de l'architecture gothique, est l'orgueil de Londres, tout comme Notre-Dame est la gloire de Paris. Mais ce que l'on sait moins, c'est que cette très vieille église abbatiale (sa fondation date du Xe siècle) est devenue le Panthéon de l'Angleterre. Là, dans l'ombre des déambulatoires et le recueillement des chapelles écartées, reposent ses rois, ses héros, ses orateurs, ses poètes, en un mot, les plus illustres de ses enfants. Aucun monument n'a été plus identifié avec l'histoire d'un peuple; chacune de ses pierres tombales représente une page des annales de la patrie. . . Mais qui donc, en ce siècle de vaine agitation, se soucie encore de ce que racontent les pierres? Ce n'était pas, à coup sûr, la troupe de touristes que je voyais, lors de ma visite en 1922, se bousculer sur les talons du cicerone qui nonchalamment débitait son boniment, que personne du reste n'écoutait. Et les tombeaux défilaient sous des regards indifférents, parfois amusés.

S'il est vrai qu'il y a des endroits voués à la tristesse, je n'en connais pas qui plus que la nécropole de Westminster — si; peut-être Saint-Denis — donne une impression aussi poignante de la vanité des grandeurs humaines. En dépit de la richesse prodiguée, de l'art dépensé, de l'éloquence des épitaphes, la plupart de ces innombrables tombeaux sont livrés, comme dit le poète:

*“Au sommeil sans rêve et sans moment  
Sur qui l'oubli divin plane éternellement.”*

Il en est un pourtant qui, dressé dans une trainée de lumière tombant d'un vitrail, immobilisa le groupe turbulent que je suivais

(1) Conférence donnée à la radio, poste CKAC, le 28 novembre 1931.

à distance. Les conversations s'étaient tues; même il me sembla voir s'allumer dans les yeux des toutes jeunes femmes comme un acte d'adoration. Je m'approchai à mon tour et sur la blancheur du marbre je lus un nom sonnante la jeunesse et la victoire et ce nom était celui de James Wolfe, le vainqueur des Plaines d'Abraham.

Une inscription apprend que ce sont le roi et le Parlement qui défrayèrent les frais de ce somptueux monument dont voici la description. Sur une large base demi-circulaire apparaît un bas-relief en bronze représentant les troupes anglaises prenant pied sur la falaise de Québec. Aux angles de ce piédestal élevé, deux lions supportent un sarcophage sur lequel se dresse la figure du jeune héros à demi couché sur un lit de camp, soutenu par un soldat. Il est nu jusqu'à la ceinture, parce qu'il a fallu sonder la plaie par où fuyait la vie avec le sang. Les yeux illuminés, il semble interroger la plaine où se joue la terrible partie. Dominant le groupe, une victoire ailée tend au mourant la couronne de l'immortalité.

Ce monument est-il un chef-d'oeuvre? Qui en est l'auteur? Je vous avoue que je n'en sais rien. Mes yeux et ma pensée étaient ailleurs. Je contemplais la figure transfigurée de ce favori de la Gloire et ma pensée mélancoliquement évoquait la scène finale du drame qui devait changer la destinée de tout un peuple. Le 13 septembre 1759, la nouvelle se répandait dans Québec que l'armée anglaise était rangée en ordre de bataille sur les Plaines d'Abraham. Montcalm, emporté par sa vivacité ordinaire, ne prenant avec lui qu'une partie de ses troupes, marche à la rencontre de l'ennemi. Tout à coup éclate un feu si meurtrier que la petite armée décimée recule en désordre. Wolfe, blessé au poignet, commande la charge; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'une balle lui traverse la poitrine. Transporté dans sa tente, il est déposé inconscient sur un grabat. Mais voilà que près de lui quelqu'un s'écrie: "Ils fuient". Wolfe a entendu. "Qui?" demande-t-il — "Les Français", lui répond-on. — "Quoi, déjà? . . . Alors je meurs content." Ce furent ses dernières paroles. Il n'avait que trente-deux ans.

Telle est la scène que le ciseau du sculpteur a matérialisée dans le marbre.

Tandis que sur le jeune héros mon regard se posait une dernière fois, dans le secret de ma pensée se levait la touchante figure de l'Autre, le Nôtre . . . celui que par un sentiment de piété filiale nous appelons le Grand Vaincu.

En août dernier j'étais à Québec. J'employai, vous pensez bien, le temps dont je disposais pour parcourir la ville en tous sens à la recherche des sites historiques, à la découverte des coins pittoresques qui abondent. Tout d'abord, j'allai offrir mes dévotions à Notre-Dame des Victoires, m'étonnant cependant de ne pas trouver sur la petite place qui lui sert de parvis, le buste de Louis XIV dont la France a fait hommage à la ville et qui serait, soit dit en passant, autrement évocateur que la banale fontaine qu'on a assez vue (1). Après avoir erré par les étranges rues que surplombe le Cap, je gagnai la haute-ville dont je fis le tour des ramparts, caressant de la main au passage un canon pacifique, m'arrêtant devant une vieille maison dont les jours sont peut-être comptés, me penchant à un créneau croulant pour admirer l'incomparable tableau du fleuve et des Laurentides. Comme le terme de mon pèlerinage était la Chapelle des Ursulines où repose le Héros de Carillon, je voulus auparavant revoir la petite maison où la légende prétend que l'infortuné général avait établi ses quartiers.

Alors, prenant une curieuse venelle qui, par un caprice qu'on ne tolérerait plus aujourd'hui, tourne à angle droit, j'arrivai à la chapelle bâtie en bordure de la rue descendante.

L'intérieur, on l'imagine, n'a rien de la grandeur ni de la majesté de l'Abbaye de Westminster. C'est tout simplement une assez vaste salle rectangulaire à voûte surbaissée. Les murs de la nef, percés de larges fenêtres, n'ont d'autres ornements que cinq grands tableaux d'une très réelle valeur artistique. Le chœur, avec sa balustrade, sa chaire, ses deux autels de bois sculpté, est un magnifique spécimen de ce style gracieux et tourmenté qu'affectionnaient nos pères. Une grille qui monte jusqu'à la naissance de la voûte, clôture le chœur réservé aux religieuses. Sur les parois de la nef, des plaques de marbre, diversement travaillées, perpétuent le souvenir de quelques citoyens marquants de la Capitale.

Le tombeau de Montcalm se trouve enfermé, enfoui en quelque sorte, dans le mur de droite, à proximité de la table de communion. Une tablette de marbre, couverte d'une longue inscription latine, en indique l'endroit. On a peine dans tout ce luxe de latin, d'un texte fin et serré, à découvrir et à démêler le nom de Montcalm. Le visiteur non averti est bien excusable de passer sans s'arrêter. Je dois ajouter en toute justice qu'au dessous de la stèle dont

<sup>1</sup> Depuis le commencement de décembre 1931 le buste de Louis XIV a été installé sur le parvis de Notre-Dame des Victoires.

je viens de parler, un médaillon de marbre porte les mots suivants: "Honneur à Montcalm. Le destin en lui déroband la victoire, l'a récompensé par une mort glorieuse".

En face de ce mur où nulle forme de sarcophage ne laisse supposer une sépulture, je songeais au faste du tombeau de Westminster; je me rappelais même que le jour que je le visitai, une fraîche couronne de roses écarlates mettaient comme une éclaboussure de sang sur la blancheur du marbre; je me rappelais également que de chaque côté du mausolée, il y avait deux drapeaux qui, déposés là en ex-voto par l'un de nos bataillons en route pour les champs de bataille de France, semblaient conserver dans leurs plis immobiles quelque chose du vent qui avait autrefois fait claquer l'étendard anglais dans la rumeur de la victoire.

Ici rien de tout cela: ni sarcophage, ni frissons de drapeaux, ni gerbes de fleurs.

Et pourtant ce vaincu fut un jour le vainqueur. Le malheur n'abolit pas la gloire; seulement à la couronne de lauriers il mêle la couronne d'épines. De plus grands que lui ont succombé dans leur tâche héroïque, écrasés sous le nombre ou trahis par la chance. Le Napoléon d'Austerlitz n'est-il pas aussi le Napoléon de Waterloo? Et cependant, c'est le dôme des Invalides qui abrite son éternel sommeil. A Montcalm, par hasard, tiendrait-on rigueur de n'avoir pas triomphé? . . . Il a donné sa vie.

A Westminster, je m'étais incliné; dans la petite chapelle silencieuse de Québec, je m'agenouillai, évoquant dans ma prière, comme je l'avais fait là-bas dans ma rêverie, la scène tragique du drame sanglant: la petite armée française, fauchée par le fer ennemi, se repliant en désordre; Montcalm frappé à mort, ramené sur son cheval dans la ville consternée. Transporté au Château Saint-Louis, il lui reste encore assez de force pour signer une supplique, recommandant la clémence à son heureux rival. Puis, uniquement occupé de Dieu, il expire. Hâtivement, dans la soirée du 14 septembre, à la lueur des flambeaux, sa dépouille est déposée dans une fosse qu'une bombe en éclatant avait creusée sous la chaire de la chapelle du Monastère voisin. Et c'eut été l'oubli sans les Ursulines, nos "saintes femmes du tombeau".

\* \* \*

Une table de marbre, même couverte de latin, c'est trop peu pour commémorer de tels souvenirs. Sans doute, on nous dira: "Vous oubliez qu'à l'entrée des Champs de batailles se dresse sa statue; que dans l'une des niches de l'Hôtel du Parlement, on a

placé son effigie; que son nom enfin est accolé à celui de Wolfe sur l'obélisque de la Terrasse'. Je sais tout cela. Mais je sais surtout que Québec, et par Québec j'entends la province tout entière, a la garde du tombeau de Montcalm . . . et que le tombeau de Montcalm est sans gloire.

Il y faudrait voir figurer, comme à Westminster, l'image de la patrie déposant sur la dalle funéraire avec la couronne d'immortelles la palme du martyr; il y faudrait aussi le frôlement de soie des drapeaux de Carillon et de Sainte-Foy; il faudrait enfin qu'aux anniversaires joyeux ou douloureux, on y vint ranimer la Flamme du Souvenir.

Sur l'obélisque de la Terrasse consacré à la commune mémoire de Wolfe et de Montcalm, on a gravé une inscription, encore latine, que l'on peut traduire ainsi:

“Leur courage leur a donné même mort; l'histoire  
même renommée; la postérité, même monument”.

L'honneur nous impose le devoir de compléter la sentence par ces mots, français cette fois: “L'amour et la reconnaissance leur ont donné un égal tombeau”.

Jean-Baptiste LAGACE

## Concert pour la nouvelle Université

Nous annonçons pour le jeudi de Pâques — un grand concert à la salle Saint-Sulpice sous le haut patronage de Mgr le Recteur de l'Université. Les billets sont en vente chez les principaux marchands de musique et au *Quartier Latin*. Tous les envois d'argent, chèques, mandats-postes, etc., doivent être adressés au Trésorier de l'Université.

Horace GUAY, organisateur

## Université, progrès et survivance

Lorsque le prince d'Orange, stadhouder des Provinces-Unies — nom dont on désignait la Hollande d'autrefois — voulut récompenser les habitants de la ville de Leyde, qui avaient, en 1574, repoussé l'attaque des Espagnols en perçant les digues protectrices et inondant la campagne voisine, il les laissa libres de choisir entre l'exemption d'impôts et une université. Les Hollandais de Leyde optèrent pour l'université qui ouvrit ses portes l'année suivante, et continue, après plus de trois siècles, d'être au premier rang des universités d'Europe.

Les sujets du prince d'Orange avaient compris de quelle utilité serait, pour leur ville et la région, un établissement universitaire. Gens pratiques qui gagnaient leur vie dans le commerce ou la banque, ils avaient tout de même conscience qu'une université, dispensant ce qu'on appelait au Moyen Age le *studium général*, contribuerait non seulement au progrès intellectuel, mais aussi au progrès matériel de leur ville et de leur patrie.

Ce qui était vrai, il y a 350 ans, pour les habitants de la patrie de Rembrandt, d'une petite ville du pays des moulins et des tulipes, l'est encore et davantage, par suite des transformations de notre société moderne, pour les hommes du XXe siècle, en particulier pour nous, Canadiens français.

Il ne se passe pas de semaine sans qu'on nous dise: "Les Canadiens français ont plus que jamais besoin d'armes nouvelles pour lutter dans tous les domaines, où s'exerce le génie de l'homme. Il ne suffit plus d'exister. Il faut vivre, c'est-à-dire lutter, progresser." Si le problème de la survivance et de la durée, dans le progrès continu, se présente toujours aux Canadiens français de 1931, comme il se posait pour nos arrières grands-parents, il ne se présente plus de la même façon. A ceux qui s'agitent et se développent autour de nous, à ceux qui viennent demander à notre pays des moyens de subsistance et des sources d'enrichissement matériel, nous devons, pour ne pas passer au rang des peuples inférieurs ou condamnés à mort, opposer autre chose que la seule force d'inertie jugée très longtemps suffisante.

Il nous faut, ne cessons de le répéter, non pas une élite, mais des élites. Les professions dites "libérales", qui paraissaient, il y a

cinquante ans, les seules dignes d'attirer notre attention et d'occuper nos énergies, les carrières industrielles qui offrent un champ de plus en plus vaste aux ingénieurs et aux chimistes, la vie économique dont le cercle s'agrandit d'année en année, l'action sociale, qu'elle s'appelle bienfaisance, hygiène, ou apostolat ouvrier, exigent plus que jamais des spécialistes, et nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser ou bien de nous y livrer au hasard. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas adopter une attitude de mépris ou simplement d'indifférence à l'égard de carrières que les découvertes de la science ont multipliées depuis les débuts de notre siècle.

D'autre part, sous prétexte qu'il faut d'abord faire de l'argent, accroître la richesse matérielle des unités et de la masse de notre petit peuple, sous prétexte que nous vivons dans un siècle où l'action paraît l'emporter sur la pensée — siècle de la vitesse et du renversement des valeurs, — nous ne pouvons pas commettre la faute lourde de renoncer à la culture générale. L'idée, heureusement, a encore sa place à la surface du globe. Le spirituel compte pour quelque chose, et ceux qui l'oublent expérimentent encore, de temps à autre, combien il en coûte de négliger le spirituel. C'est un des rois de l'industrie moderne, Henry Ford lui-même, qui affirmait récemment: "Nous avons tellement confondu nos idées et notre idéal, travaillant sans bien savoir dans quel but, que nous avons perdu contact avec nos origines et n'avons aucune idée de ce qu'est le monde". La grave crise économique, dont souffre présentement notre société, ne s'explique pas et ne se résoudra pas uniquement à l'aide de statistiques. Il y entre des facteurs spirituels et des éléments de psychologie dont l'oubli ne ferait qu'aggraver la catastrophe.

Tout homme cherche et doit d'abord chercher à bien connaître le métier ou la profession qu'il a choisi. Chaque travailleur, que ce soit le cerveau ou les muscles qui aient la plus grande part, est une unité de ce vaste organisme qui s'appelle l'Etat moderne. Tout en gagnant sa propre subsistance, il contribue au progrès de l'ensemble. Et cet ensemble, à son tour, se rapprochera d'autant plus de la perfection que chaque unité s'en rapprochera elle-même. Mais il ne suffit pas de préparer des techniciens habiles. . . Un pays a aussi besoin d'hommes de culture générale. L'homme ne doit pas s'enfermer dans le cercle étroit de son métier ou de sa profession s'il veut être un citoyen complet, c'est-à-dire posséder cette belle vertu de civisme sans laquelle il n'existe pas de richesse véritable ni de progrès durable, et encore moins s'il veut prendre place parmi les chefs.

Or, dernière étape d'une route le long de laquelle se dressent l'école primaire et le collège commercial ou classique, quelle est l'institution toute désignée pour donner à un pays ses spécialistes, ses techniciens et ses hommes de culture générale? La réponse se présente d'elle-même: c'est l'université qui, remplissant cette "double fonction de pensée et d'action", suivant le mot de M. Edouard Montpetit, apparaît de plus en plus comme un facteur indispensable au progrès d'un pays, et partant un gage de survivance pour les petits peuples comme le nôtre qui ont besoin du jeu de toutes leurs forces.

Entraînés dans le tourbillon des affaires, poursuivis, jusque dans les retraites les plus éloignées, par les inventions de la science, hallucinés par les mots progrès, vitesse, modernisme, il nous arrive d'oublier que, dans la longue suite des siècles, nous ne sommes après tout qu'un moment de l'histoire. Nous oublions cela, comme d'autres oublient les vieilles disciplines qui ont fait leurs preuves, que l'après-guerre avait reléguées au dernier plan des préoccupations humaines et auxquelles il faut revenir pour empêcher la ruine de notre civilisation.

Sur cette terre canadienne, d'autres sont venus avant nous. D'autres nous remplaceront un jour prochain. "Tu seras l'administrateur de cette terre pour ses habitants", disait à son fils le marquis de la Tour du Pin, l'un des précurseurs de la doctrine sociale moderne. Nous sommes des administrateurs, ne l'oublions donc pas. Et, de deux choses, l'une. Ou bien, nous rappelant le pourquoi des luttes menées par nos ancêtres contre l'Indien et la solitude, contre le climat et contre l'Anglais, sachant le prix de leurs sueurs et de leurs travaux, comprenant que la lutte passe — sans doute pas tout entière — sur le terrain économique, nous nous efforcerons non seulement de conserver, mais d'accroître le patrimoine commun, profitant des erreurs qui ont pu être commises dans le passé, soucieux de ne pas tomber dans les mêmes oublis ou les mêmes négligences. Ou bien, renonçant à la lutte regardée comme inutile, oubliant les sacrifices de ceux qui ont tout de même su combattre avant nous et vivre sur cette même terre, n'ayant plus aucun espoir dans un redressement, aveuglés par le seul égoïsme, fatigués de défendre la langue, les croyances, en un mot l'âme et aussi les biens matériels de notre petit peuple, nous abdiquerons aussitôt.

Il existe, sachons-le, des compatriotes qui pensent ainsi, qui ne s'en cachent pas dans les réunions intimes, quittes à emboucher la trompette lorsqu'il s'agit pour eux d'accroître leur magot ou de re-

cueillir les suffrages du peuple. Fort heureusement, ils sont le petit nombre. Tous les autres inclinent, inconsciemment ou non, vers la première attitude. Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il prendre les moyens qui permettront de maintenir cette attitude, la plus logique, la plus naturelle, qui consiste à assurer la vie et non pas à la détruire. Il en va d'un peuple, comme de l'homme lui-même: son chef-d'oeuvre — Goethe l'a dit — est de durer.

Comment durer? Certes pas en piétinant sur place, dans la béate satisfaction d'exister. Toute vie implique progrès. C'est la loi même de la nature. La vie d'un peuple doit être marquée de progrès. Et, parmi les facteurs du progrès d'un peuple — progrès matériel aussi bien que progrès spirituel ou moral — d'un peuple comme le nôtre surtout, à la recherche d'élites seules capables de l'entraîner en avant, il en est un dont nous ne paraissions pas saisir toujours le vrai caractère: c'est l'université, celle-là même que les habitants de Leyde — nous l'avons vu plus haut — choisirent de préférence à une exemption d'impôts.

Le Play a dit de l'université qu'elle était "le couronnement nécessaire des institutions sociales". C'est elle qui forme les élites sans lesquelles un peuple ne peut pas survivre. C'est elle qui donne le complément de culture propre à l'éclosion du civisme dont parle encore M. Montpetit. Et Le Play a décrit l'influence que les universités exercent sur la région où elles sont établies, contribuant, proclame-t-il, à relever le niveau intellectuel de chaque foyer.

Il ne faut pas se représenter une université comme une machine où l'on fabrique des avocats, des notaires, des médecins ou des pharmaciens en série. . . Il ne faut pas croire qu'une université est une réunion de professeurs qui ne voient et n'entendent rien hors de leurs laboratoires, des salles de cours ou de dissection, qui ne tiennent aucun compte de la réalité et des mouvements du monde extérieur. Ceux-là qui pensent avoir tout dit lorsqu'ils ont prononcé avec dédain le mot *universitaire* et dont la seule raison d'être ici-bas est d'exercer notre patience — les imbéciles aussi ont leur utilité — feraient mieux de la fréquenter un peu plus souvent cette université, objet de leurs sarcasmes, cette université qu'ils espèrent noyer dans des flots de bave. Critiquer à tort et à travers, par dépit, par envie, insulter, ridiculiser: ce sont là, somme toute, des opérations assez faciles et ceux qui en font l'objet de toute leur vie démontrent comme ils tiennent peu de cas des réalités. Or tout l'enseignement universitaire bien compris, chez nous comme ailleurs, s'inspire de la réalité.

Dieu merci nous ne sommes pas tombés dans l'erreur des Américains qui appliquent à l'enseignement universitaire les méthodes jugées bonnes pour l'industrie ou la finance. Nos universités n'en sont pas encore rendues à offrir des cours sur "les principaux processus employés dans les cuisines", "l'étiquette pendant les repas" et "les principes du blanchissage chez soi". Nos universités ne décernent pas des doctorats ou des maîtrises ès arts pour "l'analyse du rôle des couteaux en fonction de la perte du temps et de la matière dans l'épluchage des pommes de terre", "l'analyse des fonctions de concierge dans les écoles primaires", "le temps et les mouvements dans les quatre méthodes employées pour laver la vaisselle dans les restaurants". . . .

Qu'on se donne la peine de parcourir le programme de notre Université de Montréal. Qu'on s'arrête d'abord à ce qui est, au lieu de chercher uniquement ce qui n'est pas, ce qui devrait être. On se rendra compte qu'un tel programme dans le domaine de la science pure comme dans celui de la science appliquée, dans l'étude des questions économiques ou sociales comme dans la préparation à un métier ou à une profession, serre la réalité de près. Et alors, si on est de bonne foi, on admettra que l'oeuvre est belle, qui a été entreprise et conduite avec des ressources limitées. On admettra que le premier souci des directeurs de l'Université est d'offrir à nos jeunes gens un enseignement de plus en plus national, en rapport avec nos traditions historiques, conforme aux conditions de lieu dans lesquelles nous vivons, susceptible de satisfaire les besoins d'ordre professionnel, social, politique ou économique tels qu'ils se présentent sur cette terre canadienne. Mais, par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il est vain d'élever des murailles pour empêcher de voir ce qui arrive chez le voisin, que c'est folie de prétendre se passer de l'expérience et du travail des autres. Nous ne devons pas craindre de faire de larges emprunts à l'extérieur, surtout chez les peuples auxquels nous rattachent l'ethnographie, l'histoire et les nécessités économiques. Que ceux-là qui reprochent à notre enseignement universitaire d'être incomplet ou imparfait, lui apportent le secours de leur action et de leurs deniers au lieu de s'en tenir à de vaines critiques faites souvent pour le seul plaisir d'attirer l'attention sur leur personne.

Une université complète est un véritable monde relié au monde extérieur par mille antennes. Et que ne doit pas ce monde extérieur, notre monde du XXe siècle, si fier de ses découvertes et de ses pro-


grès, au lent et consciencieux travail élaboré entre les murs d'une université! Que ne doivent pas la science politique et la vie économique aux enseignements répétés pendant des semaines et des mois dans les chaires universitaires! Que de principes ont d'abord été découverts, appliqués dans les laboratoires d'université, avant de se répandre dans le monde, enrichissant le patrimoine commun de l'humanité et facilitant la vie matérielle de chaque jour! Combien d'hommes enfin doivent à l'enseignement universitaire d'avoir pu jouer, dans l'histoire de leur pays, un beau rôle profitable à eux-mêmes et aux autres!

Cette année, comme par le passé, des milliers d'étudiants fréquentent nos universités. Ils en attendent les connaissances spécialisées et la culture générale, et les recevront s'ils acceptent de se plier à certaines disciplines. Cours pratiques et théoriques, cliniques et conférences s'offrent par centaines à des auditoires où se coudoient tous les âges et toutes les classes de la société. Sans doute, encore une fois, il reste beaucoup à faire, il y a place pour des développements nouveaux. Si chacun y mettait du sien, conscient du rôle bienfaisant des universités, nos établissements d'enseignement supérieur progresseraient plus vite. Comment nier, en tous cas, que nos esprits aient, dans ces universités, d'abondantes sources où puiser, qu'il s'agisse d'une profession, de connaissances sociales, de problèmes économiques ou de sciences politiques? Il faut vraiment être encrouté dans le parti pris pour ne pas reconnaître cette beauté de l'oeuvre universitaire dont parlait un jour M. Montpetit. Oeuvre universitaire, encore une fois, susceptible et désireuse d'être complétée, améliorée, si on lui en fournit les moyens; mais oeuvre universitaire, qui a déjà bien servi les intérêts de notre petit peuple, oeuvre universitaire qui, bien que récente dans sa forme actuelle, ne l'oublions pas, forme patiemment des élites nouvelles, s'adapte de plus en plus à nos exigences. Dirigée avec fermeté, dans le sens de nos traditions historiques et conformément aux nécessités de l'heure présente, elle contribuera largement au progrès de la communauté et assurera notre survivance.

Jean BRUCHESI



## Un bon point pour Ottawa

 OTTAWA n'a rien d'athénien et ne pousse pas à l'extrême le culte des choses intellectuelles. Mais il faut rendre à César ce qui revient à César, quand bien même César ne serait qu'un chien. Hommage te soit donc rendu, capitale enchantée et raffinée! Grande dame tout esprit et point matière, tu donnes à l'Amérique en ces temps d'épreuve et de retour à la barbarie originelle, un précieux exemple.

Je lis dans les gazettes que la commission des écoles publiques d'Ottawa ne diminuera pas les traitements des professeurs au cours de l'année 1932. Au contraire, elle accordera à 320 instituteurs les augmentations ordinaires. Bravo! A merveille! Un instituteur a donc autant d'importance qu'un joueur de hockey, un bouffon de foire ou un lutteur? Les Ontariens ont le souci de l'instruction publique. L'homme ou la femme chargés de la formation intellectuelle des enfants, l'espoir de demain, ne sont pas à leurs yeux de vulgaires valets à qui on jette dédaigneusement une pitance du bout des doigts. Pour avoir des professeurs compétents, dévoués, attachés à leur noble profession, il faut leur témoigner l'estime et l'encouragement nécessaires. Il importe de les rémunérer plus qu'un journalier.

Cet esprit éclairé de la province voisine — du moins à cet égard — mérite d'être cité en modèle en divers lieux du globe et même dans la bonne province de Québec, la seule terre "latine" d'Amérique au nord du Rio Grande. A la campagne surtout, on s'imagine que les instituteurs et les institutrices sont des espèces de fainéants auxquels on fait l'aumône d'une sinécure et de quelques sous pour les empêcher de crever de faim. Les "maîtresses d'école", ça vit de l'air du temps ou comme les oiseaux, des grains de blé picorés dans les champs.

Nous sommes une minorité en Amérique, une petite minorité, une minorité sans beaucoup d'amis, presque sans argent et sans culture. Les amis, il vaut mieux parfois ne pas en avoir. Dieu me préserve de mes amis! disait l'autre. L'argent ne fait pas le bonheur. Chanson connue. D'ailleurs, nous n'en gagnerons jamais autant que les Juifs et les Anglais. Autre chanson connue, air triste, un tango. Mais la culture, ah! la culture, je veux dire l'intellectuelle,

celle-là, nous n'en aurons jamais trop. Et nous pouvons y prétendre, puisque nous sommes des Latins. Air de valse ou de java.

Commençons d'abord par traiter les éducateurs mieux que des charretiers ou des femmes de ménage. Et les gens vraiment cultivés, témoignons-leur autre chose qu'une estime de commande, de surface, masquant mal parfois une indifférence profonde, sinon de l'envie, une hostilité foncière.

C'est à une époque de crise comme aujourd'hui que déambule en guenilles par les rues et les ruelles et les grandes routes notre grande misère intellectuelle, gueuse qui ferait envie à la multitude même des gueux. Université presque en banqueroute, lésine triplement accrue pour toutes les choses de l'esprit, déroutée de la musique et de la peinture, indigence des gens portant col blanc et cravate, mévente des livres, c'est Minerve en haillons dans une nouvelle cour des Miracles. J'ai une profonde pitié pour les sans-travail. J'ai déjà connu leurs angoisses et leur détresse. L'Etat et les particuliers leur viennent en aide. La société industrielle et capitaliste doit bien ces secours aux ouvriers qui ont édifié sa fortune. Mais prenons garde qu'elle n'abandonne aujourd'hui comme des blessés laissés pour morts sur le champ de bataille les travailleurs de l'esprit auxquels elle a toujours témoigné un magnifique dédain. Rien de plus triste que la misère des "gens bien". Quand la faim du corps, la seule dont on tienne compte en Amérique, s'ajoute à la faim du coeur et de l'esprit, la faim infinie de sympathie, de compréhension, d'idéal qui tourmente le véritable artiste, l'abomination de l'abomination règne dans une âme.

La musique mécanique prive les musiciens d'un gagne-pain. Le cinéma a diminué le nombre des théâtres français à Montréal. Et quand il faut rogner son budget, monsieur et madame renonceront à l'achat d'un tableau, à un concert, plutôt qu'à une partie de hockey ou à une fourrure. Art et choses de l'esprit, bagatelles, fariboles, fantaisies un peu excentriques bonnes tout au plus pour les années d'abondance, et encore. Que les artistes et les écrivains crèvent!

En Europe, la crise marque une régression à la barbarie. Ici, elle menace de nous arrêter et de nous faire dégringoler au cours d'une montée laborieuse d'évasion.

L'exemple de la commission des écoles d'Ottawa mérite des éloges et une mention en lettres rouges ou en lettres d'or.

Jules LEDOUX

## Le symbole césarien

*Rendons à Césaire ce qui est à Césaire*

A mes coparoiissiens — H. d'A.

**D**EPUIS quelque quatre ans, je cherche, j'empile et je classifie des matériaux; plus tard, lorsque j'écrirai l'histoire de notre paroisse natale, je n'aurai plus qu'à piger dans le fichier: on ne peut pas toujours être à la peine.

Mes recherches se font naturellement un peu partout: là où le flair de journaliste m'attire. Depuis quelques mois, mon étoile m'a fait abandonner nos archives: celles de Québec et d'Ottawa; me voilà pâlisant sur des ouvrages d'une volumineuse bibliographie qui ressuscite un très vieux passé. N'ayez crainte, je ne passerai pas au déluge.

Pourquoi je suis rendu si loin? Bien, vous savez qu'elles sont rares les monographies paroissiales qui parlent longuement de leur saint patron; j'ai voulu combler cette lacune en consacrant au nôtre un chapitre au moins. Et je n'ai pas lieu, certes, de le regretter. Aujourd'hui, je m'explique facilement pourquoi Mgr Plessis érigea canoniquement notre paroisse sous le vocable de Saint-Césaire (Rouville). Dans la Vie et les Oeuvres de l'évêque d'Arles, on se promène de merveilles en merveilles: le mot n'est pas exagéré.

Si je vous disais, tout de suite, que le Symbole de saint Athanase devrait s'appeler le Symbole de saint Césaire, est-ce que ça ne vous convaincrait pas? . . .

\* \* \*

Nous connaissons, n'est-ce pas, trois principaux symboles: celui des Apôtres, que nous appelons plus souvent le Credo; celui de Nicée et celui que l'on attribuait à saint Athanase.

Ces trois formules viennent-elles bien de ces trois sources? . . .

Il n'y a plus de doute pour les deux premières. Il est effectivement reconnu depuis jolie lurette, comme dit Louvigny de Montigny, que le Credo est bien l'oeuvre des Apôtres: ils le rédigèrent, en effet, au lendemain de la Pentecôte; avant de se séparer pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre, ils voulurent préparer pour leurs

fidèles un substantiel résumé de la doctrine chrétienne. Il est également admis que le deuxième symbole date du concile de Nicée, tenu en 325, et du concile de Constantinople, tenu en 381. Vous vous rappelez que les évêques se réunirent, en ces deux occasions, pour développer le Symbole des Apôtres: la première fois, en ce qui concerne le dogme de la divinité de Jésus-Christ; la seconde, en ce qui concerne le dogme de la divinité du Saint-Esprit, attaqués tous deux par Arius et Macédonius ainsi que par leurs sectateurs.

Sur la provenance des deux premiers symboles, on s'entend donc à ravir: sur celle du troisième, il n'en est plus de même: je devrais dire plutôt qu'il n'en *était* plus de même, il y a quelques années. C'est que, cette fois, on ne faisait plus qu'attribuer au saint patriarche d'Alexandrie ce troisième développement du Credo en ce qui à trait aux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, niés aussi par les Ariens, et que les prêtres récitent, le dimanche, dans l'office du Bréviaire. Ouvrons le Cours d'instructions religieuses de Mgr Cauly. Que constate-t-on? Que l'auteur, après avoir fait l'éloge de "cette formule, admirable de clarté et de précision", déclare, en effet, qu'"IL N'EST PAS CERTAIN" que saint Athanase en soit le rédacteur.

Alors à qui la doit-on? . . .

A notre saint patron: à saint Césaire d'Arles.

\* \* \*

Notre gracieux CAESARIUS vécut à la fin du Ve et durant la première moitié du VIe siècle: il est né, en effet, en 470, à Châlon-sur-Saône, et il est mort à Arles, en 543, à l'âge de 73 ans, après une vie des plus saintement remplies. Qu'il me suffise, aujourd'hui, de vous rappeler que la grande histoire le considère comme le fondateur de l'église mérovingienne.

Où Césaire reçut-il sa formation? A l'abbaye de Lérins, ce phare spirituel qui règne au large de Cannes (France), dans cet amour d'île, appelée maintenant l'île Saint-Honorat, du nom du grand fondateur de ce moutier du haut moyen âge. Cette fondation du IVe siècle fut, autrefois, selon l'exquise expression de Lamennais, "l'asile de paix où, lorsque l'épée des barbares démenbrait, pièce à pièce, l'Empire romain, s'abritèrent, comme l'Alcyon sous une fleur marine, la science, l'amour, la foi, tout ce qui console, enchante et régénère l'humanité".

Inutile d'ajouter, ce me semble, que Césaire a écrit. Il a même beaucoup écrit. Ses ouvrages, de plus en plus nombreux par suite des découvertes qu'on en a fait au cours de ces dernières années, portent sur le dogme, la discipline et les nombreux conciles qu'il a présidés; sur la morale et la prédication, qu'il considérait comme son premier devoir. On lui doit encore des lettres, dont plusieurs envoyées au Pape, ainsi que des règles pour monastères de religieux et de religieuses.

Ce qui distingue le style de l'évêque d'Arles — qui a écrit en latin et en grec — c'est, comme le remarque Mgr Cauly, la clarté et la précision. On peut donc dire qu'il fut Français avant la lettre. Sa phrase est courte et, ainsi que l'observe à son tour un de ses derniers biographes, M. l'abbé A. Chaillan, il "aime l'énoncé des vérités religieuses sous la forme de théorèmes rigoureux".

Un exemple entre autres:

"Dieu le Père est parfait, on ne peut rien lui ajouter ni rien lui enlever. Il a donc dû porter et mériter toujours le titre de Père. Donc le Fils a toujours existé et toujours été son Fils. Le Père est infiniment bon et infiniment puissant. Il n'a pu engendrer qu'un Fils parfait, en tout son égal. Car ou il ne serait pas bon, s'il avait refusé jalousement la perfection à son Fils, ou s'il n'avait pu la lui donner, il ne serait pas tout-puissant".

\* \* \*

— Vous êtes bien lent à nous dire qui a restitué le troisième symbole à notre saint patron.

— Vous avez raison; aussi je m'empresse de vous dire qu'ils sont nombreux, comme vous allez le constater du reste. Cependant, celui qui paraît avoir le plus peiné dans ce sens, c'est sans conteste dom Germain Morin. Cet érudit et infatigable religieux a publié, il y a quelques années, de longues études sur saint Césaire dans la *Revue bénédictine* de l'abbaye de Maredsous (Belgique). Pour retrouver des manuscrits de l'évêque d'Arles, il a poursuivi ses enquêtes non seulement en France, mais aussi en Italie, en Autriche et en Allemagne. Vous verrez tout à l'heure ce qu'il pense de ses trouvailles. En attendant, expliquons celle du 3e symbole.

Comment se fait-il que l'on ait trouvé le nom de saint Athanase en tête de cette formule? Pour la même raison que celle qui a fait trouver quantité de sermons de Césaire au beau milieu d'écrits de

saint Augustin. Il y avait ici, une méthode de travail à découvrir, une mentalité à expliquer; aussi c'est à cette rude tâche que s'est attaqué tout d'abord dom Morin — et avec succès!

Césaire, écrit-il, "avait l'habitude de placer en tête de ses compilations le nom de l'écrivain ecclésiastique dont les ouvrages lui fournissaient les idées, une sentence, quelques mots même". Et il cite nombre d'exemples où l'on voit repasser sous nos yeux les noms d'Athanase, surtout d'Augustin, son modèle évidemment, et de nombre d'autres écrivains ecclésiastiques des premiers siècles de l'Eglise.

Oui, mais sur quelle preuve principale s'appuie-t-on pour se convaincre que le 3e symbole est bien de saint Césaire? Sur le fait suivant. On trouve des essais de rédaction du symbole dans ses écrits: dans le sermon 244e de l'Appendice augustinien tout d'abord et "Caspari, qui a tant fait pour l'histoire des symboles, a publié, d'après deux manuscrits de Paris, une homélie qui se rapproche du sermon 244e". M. Burns a aussi "retrouvé des variantes de la publication Caspari".

M. l'abbé Chaillan, à qui nous empruntons ces deux citations, ajoute ceci:

"Une dernière rédaction fit-elle passer ce qui est contenu aux ébauches et sermons de Césaire dans le symbole mis sous le nom d'Athanase? Les recherches de dom Morin le donnent à penser".

D'après M. Lejay, il n'y a plus de doute. Et cet écrivain ne tire sa conclusion qu'après avoir sagement parlé du rôle théologique de Césaire dans la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses* (année et tome X). Son témoignage vient donc renforcer celui des autres chercheurs qui ont restitué à notre saint patron non seulement le 3e symbole, mais aussi les premières ébauches qu'il en a faites.

En voici une, extraite de l'exode du sermon 244e :

"CROYEZ QUE NOTRE SEIGNEUR EST NE DE LA VIERGE MARIE, MAIS CONCU DU SAINT ESPRIT. CROYEZ QU'IL A SOUFFERT POUR NOS PECHES SOUS PONCE-PILATE, QU'IL A ETE CRUCIFIE, QU'IL EST MORT, QU'IL EST RESSUSCITE. CROYEZ QU'IL EST MONTE AU CIEL AVEC SA CHAIR, QU'IL VIENDRA JUGER LES VIVANTS ET LES MORTS. CROYEZ A LA REMISSION DES PECHES, CROYEZ A LA VIE ETERNELLE".

Vous trouverez sans doute agréable que j'ajoute ceci: le 3e symbole, comme nous l'avons déjà fait remarquer, développe le Credo en ce qui concerne la Trinité, or, précisément, nous devons à Césaire un *Traité sur la Trinité*. Ce serait même son premier ouvrage, selon M. Lejay.

*L'Athanasianum* du reste n'est pas le seul écrit restitué à notre saint patron: plusieurs de ses sermons ont été attribués tout d'abord à l'illustre évêque d'Hippone; les *Statuta Ecclesiae antiqua*, contenant les règlements ecclésiastiques du Ve siècle, en particulier ceux d'Arles, ont aussi longtemps été attribués au quatrième concile de Carthage, or, M. l'abbé A. Malnory, les a magistralement restitués à Césaire dans la thèse qu'il a présentée sur cet évêque à la Faculté des Lettres de Paris, en 1894.

\* \* \*

La trouvaille fait plaisir, n'est-ce pas? Je savais qu'elle vous rendrait fiers de notre saint patron. Si vous voulez maintenant gonfler votre orgueil davantage, lisez-moi ceci, sous la plume de dom Morin:

"Mes trouvailles, parfois inattendues, suffisent à démontrer qu'il y aura toujours chance de trouver du Césaire inédit, tant qu'on n'aura pas examiné jusqu'au dernier des recueils homélitiques qui foisonnent dans presque toutes les bibliothèques de l'Europe.

"Peut-être l'un ou l'autre lecteur, mal préparé à ce genre de recherche, sera-t-il tenté de se demander comment il se fait qu'il existe encore tant de débris jusqu'ici inaperçus du travail de Césaire, et si je ne cède pas à une sorte de manie en prétendant discerner sa marque de tant de côtés à la fois? . . .

"Hé bien, non: c'est un fait que les homélies de l'évêque d'Arles ont dû jouir d'une vogue exceptionnelle, d'abord un peu partout dans l'Europe centrale, du VIe au XIIe siècle, puis dans les milieux ascétiques, du XIVE au XVIe".

La Vie et les Oeuvres de Césaire sont motif à nombre d'autres causeries intéressantes; nous y reviendrons un de ces jours.

Honoré d'ARLES

## Le souvenir d'Albert Lozeau <sup>(1)</sup>

**N**OËL, fête lumineuse qui éclaire d'un rayon d'espérance le crépuscule d'une année, Noël continue aujourd'hui de chanter à nos coeurs son hymne de paix. Pour ne pas briser la trame des sentiments liés à cette fête, la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* offre, ce soir, à ses fidèles auditeurs, le nom, le souvenir d'un poète canadien dont l'oeuvre, j'allais dire la musique, respire la sérénité des temples pieux, cependant que, par sa netteté de langue et par la clarté de ses images, elle évoque la blancheur des premières neiges canadiennes.

Albert Lozeau, l'aimable chantre de la solitude, du recueillement, du paisible bonheur du foyer familial, sera ce soir, pour quelques instants, l'hôte discret de vos demeures. Son nom voltigera parmi les brises de décembre, il planera sur cette campagne canadienne dont la large beauté enchantait l'artiste, dans ses rares et courtes échappées hors de sa ville natale.

Tous savent, en effet, qu'Albert Lozeau fut de bonne heure un sacrifié de la vie, un infirme condamné à une réclusion à peu près complète, au milieu des bruits et de la grisaille inséparables d'une grande ville moderne. fût-elle Montréal. La rue Rachel, où il naquit en 1878, puis la rue Laval, la rue Drolet, la rue Christophe-Colomb, gardent souvenir de son passage. Toute sa vie de quarante-cinq années, sauf un court stage sur la rue de Saint-Vallier, s'est donc écoulée dans le vieux et traditionnel quartier Saint-Jean-Baptiste, dans le *village Saint-Jean-Baptiste*, comme disent encore les anciens Montréalais. Le père du poète s'appelait Joseph Lozeau, sa mère s'appelait Adèle Gauthier. Fils aîné, Albert Lozeau compta dix frères et soeurs, dont six lui survivent.

Jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, Albert Lozeau, élève des Clercs de Saint-Viateur à l'école Saint-Jean-Baptiste, fut, en enfant joyeux et alerte, ami du jeu non moins que des livres. Quelle fête pour lui d'accompagner, le dimanche, ses parents dans une excursion du côté de Saint-Vincent-de-Paul, où se trouve la maison de son aïeul paternel! La durable impression de ces courses à la campagne nous reste dans un sonnet intitulé *La Maison du Passé*, dont voici le début :

(1) Causerie radiophonique faite le 26 décembre 1931, au poste CKAC.

*Bienheureux qui possède encor l'humble maison  
Construite par l'aïeul, en bonne pierre grise,  
Dans les arbres, au bord de l'eau, près de l'église,  
Qui contente à la fois son cœur et sa raison !*

Le vers final de ce sonnet :

*Il n'est point de passé dans les maisons de ville. . .*

nous laisse deviner quelque chose des intimes souffrances que coûtèrent au poète, délicat par nature et malade, je dirais, par vocation, les quatre déménagements de sa vie. "Partir, c'est mourir un peu", disait-il en s'efforçant de sourire, "mais déménager, c'est mourir beaucoup, c'est briser autant de liens avec le passé que de meubles le long du chemin".

L'année 1896 marqua pour Albert Lozeau le début d'une grande épreuve, d'une longue lutte contre la mort, amorcée par une déviation de l'épine dorsale. Cloué sur son lit, entre les quatre murs d'une chambre dont la fenêtre donne sur la rue Laval, devenu plus que jamais un petit enfant aux bras de sa mère, le jeune homme de dix-huit ans comprend, du premier coup, l'étendue du sacrifice que Dieu lui demande. Les médecins hochent la tête et ne lui accordent guère que quelques années de vie pénible. Mais l'âme vibrante qui habite ce corps endolori n'accepte pas sans un frémissement de résistance, l'arrêt fatal. Et c'est ici que se manifeste à nous la puissance d'une énergique volonté associée au sentiment d'une chrétienne résignation. Généreusement et sans arrière-pensée, Lozeau fait à Dieu le sacrifice de sa jeunesse et de sa vie. Mais il prétend ne perdre aucune parcelle du temps qui lui sera mesuré, il s'accroche à tous les moyens humains capables de prolonger ses jours. D'hôpital en hôpital, d'un spécialiste à un autre, et jusqu'à Sainte-Anne de Beaupré, il se laisse docilement porter, craignant toutefois de grever trop lourdement le budget familial. Enfin, après neuf années de lit, il accepte qu'un habile chirurgien tente en sa faveur une opération délicate, couronnée de succès. À partir de 1905 jusqu'à sa mort, Albert Lozeau, incapable de se tenir sur ses jambes, pourra du moins les plier, s'asseoir dans une chaise roulante, au balcon de la rue Laval ou sur son toit fleuri de la rue Drolet, bien connu des hirondelles. Il pourra même, suprême joie des jours d'été, pousser une pointe, en automobile, vers le mont Royal, vers Saint-Eustache, Oka ou Berthier, en compagnie de son médecin et ami, le docteur et musicien Georges Beauregard.

Reconnaissons que c'est en bonne partie parce qu'il a voulu vivre qu'Albert Lozeau a vécu quarante-cinq ans, et concluons-en à l'importance du rôle de la volonté dans l'existence humaine. Le tout n'est pourtant pas de posséder le souffle vital, de sentir battre un coeur dans sa poitrine. Que va faire de ses journées grises et de ses nuits d'insomnie un malade perdu dans un quartier quelconque d'une grande ville agitée de la fièvre du négoce? Quelle fée charitable va distinguer de la foule cette âme d'élite, se pencher sur sa douleur et l'arracher, comme lui-même l'a écrit, "au désespoir et à la mort". Cette fée, ce fut la littérature, ce fut en particulier la poésie comprise comme l'expression sincère de tout ce monde intérieur que constitue une âme humaine. Et le résultat tangible des lectures, des conversations avec un groupe d'amis, des méditations, parfois des larmes secrètes d'Albert Lozeau, ce sont, à part les *billets du soir* qu'il a signés au DEVOIR, trois volumes de vers intitulés: *L'Âme solitaire*, *Le Miroir des jours*, *Les Images du Pays*. Oeuvre restée jeune et vivante, car, chaque page nous révèle l'élan d'une âme qui, par delà les images et les reflets terrestres, découvre le mystère de l'éternelle Beauté. Albert Lozeau a même su tirer parti d'images qui se sont dérobées à son regard de reclus. Ainsi, durant toute sa vie d'homme, de dix-huit à quarante-cinq ans, il a été privé du réconfortant spectacle de nos cérémonies religieuses, il n'a pu mettre le pied dans une église. Mais voilà que, certain soir de Noël, seul dans sa chambrette, il écrit un Noël *solitaire* débordant de foi ardente, dont je cite un quatrain :

*Par la vitre givrée où le soir vient plus tôt,  
On ne distingue pas la lueur des étoiles;  
Mais, par les yeux de l'âme, on aperçoit là-haut  
La solennelle nuit de décembre sans voiles.*

Il y a bientôt huit ans que la mort a brisé cette lyre. Depuis le 27 mars 1924, Albert Lozeau repose au cimetière du mont Royal, à l'ombre des feuillages dont il a si bien chanté la grâce printanière et les splendeurs automnales. Sa mort fut douce comme son âme et comme ses chants. Au moment d'expirer, il sembla s'éveiller d'un rêve, sourit à sa vieille mère penchée sur sa couche et lui murmura: "La route est belle". — Pars-tu pour voyage? — lui demanda sa mère. "Oui", fit le poète, et il expira dans les bras de celle qui, après l'avoir mis au monde, l'y avait conservé à force de tendresse et de soins persévérants.

Madame Joseph Lozeau a survécu sept ans à son fils aîné. Elle est décédée chez une de ses filles, Madame Albert Cloutier, le 12 avril 1931.

“Je ne mourrai pas tout entier”, disait avec raison, il y a deux mille ans, le poète Horace. Pas plus que le chantre de Tivoli, Albert Lozeau n'est mort tout entier. Son oeuvre lui survit. Fondée sur le talent et la sincérité, vêtue du royal manteau d'une langue impeccable, cette oeuvre charmera longtemps encore les âmes délicates et sensibles.

Antoine BERNARD, C.S.V.

## Appel de la Fédération des Oeuvres Sociales de Santé

L'appel que la *Fédération des Oeuvres Sociales de Santé* fait au public cette année, s'adresse à tout le monde.

Par ces temps de crise et de privations, est-ce que ce n'est pas le devoir de tous les gens de bien de partager un peu de leurs ressources avec les indigents, les miséreux, et les petits enfants des familles indigentes?

C'est la quatrième fois que la *Fédération des Oeuvres Sociales de Santé* fait un appel au public.

La collaboration empressée des professionnels et des hommes d'affaires indique clairement l'importance de cette oeuvre sociale. Il fait plaisir de constater que les classes dirigeantes comprennent leur devoir et veulent s'en acquitter généreusement — avec un sens profond de l'honneur.

Les groupements paroissiaux tiennent une grande place dans les cadres de cette organisation de la campagne. Dans chaque paroisse, on jettera sans tarder les bases d'une organisation groupant tous les éléments — comme dévouement et puissance de sollicitations.

Le travail admirable accompli par toutes les oeuvres de la *Fédération* est bien connu. Il se résume en quelques mots, — “nourrir et vêtir les miséreux, secourir les enfants des parents indigents, aider les aveugles, protéger physiquement et moralement la jeunesse, sans compter toutes les autres oeuvres sociales et de santé, affiliées à la *Fédération*.”

On peut toujours s'adresser, pour tout renseignement à la *Fédération des Oeuvres Sociales de Santé*, chambre 305, édifice Aldred, place d'Armes. Téléphone: MARquette 4131 — 4132.



**80%** de vos clients jugent votre maison d'après  
votre papeterie et vos imprimés.

Nous sollicitons votre patronage strictement sur les  
qualités de nos travaux, et sur notre habileté à vous  
bien servir dans toute l'acception du mot. :: ::

**L'ECLAIREUR, INCORPOREE**

Imprimeurs — Editeurs — Papetiers

DEUX ETABLISSEMENTS

BEAUCEVILLE

MONTREAL

U. Boileau, Prés.-Gér.

E.-N. Boileau, Sec.-Trés.

**Ulric Boileau, Limitée**

ENTREPRENEURS GENERAUX

SPECIALITE: EDIFICES RELIGIEUX

4869, rue Garnier - - Montréal

Bureau: Tél. CHerrier 3191-92

**J.-A. ST-AMOUR Ltée,**

ENTREPRENEURS - ELECTRICIENS



*Compagnie  
d'Assurance sur la Vie*

**“La Sauvegarde”**

MONTREAL

Narcisse Ducharme, président

**Encouragez nos annonceurs**

# Ecole Technique de Montréal

200, RUE SHERBROOKE OUEST

Fondée par le Gouvernement Provincial

## ORGANISATION DES COURS

### Cours réguliers

- a) Techniques (3 années)
- b) Métiers (2 à 3 années)

### Cours d'Apprentissage

Imprimerie (3 années)

### Cours abrégés

Mécaniciens d'autos (2 à 6 mois)

### Cours du soir

Nombreux Cours libres

## MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Abonnez vos garçonnets et vos fillettes à

# L'OISEAU BLEU

Revue illustrée pour la jeunesse

---

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis, 50 sous seulement.

---

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

1182, rue Saint-Laurent, Chambre No 1

# Contes Historiques

L'Histoire du Canada, avec texte et images en couleurs

16 contes, reliés en un magnifique album ..... \$0.30 franco  
En feuilles détachées: le cent ..... \$0.80 franco

Edités par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

1182, RUE SAINT-LAURENT  
MONTREAL

RESTONS MAÎTRES DE NOS INSTITUTIONS

PREVOIR POUR POURVOIR

## La rente viagère

c'est le placement le plus sûr pour les économies réalisées: elle les soustrait au gaspillage individuel; elle les soustrait aux séductions et aux dangers de la spéculation.

●

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

55, rue St-Jacques O. — Montréal

---

---

FIDUCIE ENTRE VIFS

## Créer un capital

Vous le pouvez, jeune homme. Nous vous y aiderons. Venez arrêter les détails de votre contrat à notre siège social. Une partie de votre salaire suffira. Vous n'aurez qu'à nous le verser, régulièrement, chaque mois.

●

SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE

55, rue St-Jacques O. — Montréal

---

**COMITES PERMANENTS**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL**

1930-1931

---

**COMITE DE REGIE ET DE PLACEMENT DE LA CAISSE  
NATIONALE D'ECONOMIE ET DE LA CAISSE  
DE REMBOURSEMENT**

*Président:* M. Guy VANIER.

*Secrétaire-trésorier:* M. J.-Albert BARITEAU

*Membres:* MM. V.-Elzéar BEAUPRE, Aimé PARENT, J.-Ovila MOQUIN.

---

**COMMISSION ADMINISTRATIVE DU  
MONUMENT NATIONAL**

*Président:* M. Ernest-J. BROSSARD.

*Membres:* MM. V.-Elzéar BEAUPRE, J.-Alfred BERNIER, J.-Albert BARITEAU, Alphonse PHANEUF.

---

**COMMISSION D'ETUDE**

*Président:* M. J.-Alfred BERNIER.

*Membres:* MM. Olivier MAURAUULT, p.s.s., V.-Elzéar BEAUPRE, J.-Ovila MOQUIN, Guy VANIER, Maurice TESSIER, Arthur TREMBLAY, Dr Arthur-A. LEFEBVRE.

---

**COMITE DES COURS ET PUBLICATIONS**

*Président:* M. Alphonse PHANEUF.

*Membres:* MM. J.-Ovila MOQUIN, J.-Albert BARITEAU, Maurice TESSIER, Arthur TREMBLAY, C.-Hermélien MOINEAU.

---

**CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE**

*Président:* M. Victor MORIN

*1er vice-président:* M. Guy VANIER, C.R.

*2e vice-président:* M. J.-Victorien DESAULNIERS

*Membres:* MM. Charles LAURENDEAU, V.-Elzéar BEAUPRE, Justilien PELLETIER, Aimé PARENT, Ernest-J. BROSSARD, Dr Hector CYPHOT.

*Directeur-gérant:* M. J.-Victorien DESAULNIERS

---

**CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE COLONISATION**

*Président:* M. Jules de SERRES

*Vice-président:* M. Rodolphe LANGEVIN

*Secrétaire:* H. Henry L.-AUGER

*Membres:* MM. V.-Elzéar BEAUPRE, gérant, Oscar GATINEAU, Alphonse HARDY, L.-M. CORNELLIER, J.-Ovila MOQUIN, J.-Albert BARITEAU.

COMPLIMENTS  
DE LA  
**BRASSERIE DOW**  
ET DE LA  
**BRASSERIE DAWES**

"NATIONAL BREWERIES LIMITED"